

Levroux

Bronia parmi les Justes

« Gatineau » fut en 1944, un coin d'humanité pour des enfants et adultes israélites, pour des maquisards et des soldats blessés : Bronia et Stéphane Janicki les ont accueillis. Une reconnaissance vient aujourd'hui avec la remise de la Médaille des Justes.

BRONIA JANICKI est une jolie vieille dame de 87 ans, accueillante, douce, à la mémoire infailible. Parmi ses souvenirs, il en est de très beaux comme ceux qu'elle partage avec Simon Lustigman, chef d'orchestre aujourd'hui retraité, qu'elle accueillit chez elle, dans sa ferme isolée de Gatineau, à la Chapelle-Orthemale, dans l'Indre, durant toute l'année 1944, une période où l'on ne se bousculait pas pour cacher des enfants israélites.

Simon est toujours resté en contact avec Bronia, il lui téléphone, est venu à la voir à la maison de retraite de Levroux où elle réside depuis trois ans. Grâce aux démarches de Simon Lustigman, Bronia recevra cet après-midi, pour elle-même et en mémoire de son mari décédé en 1999, la médaille des Justes parmi les Nations qui viendra lui remettre Dina Sorek, ministre conseiller à l'information auprès de l'ambassade d'Israël à Paris.

L'Allemagne la Pologne, la France

L'histoire de Bronia Janicki suit celle de son siècle : elle aurait dû naître en Pologne mais son pays est occupé par les Allemands qui avaient déporté ses parents à Meklembourg pour qu'ils y travaillent la terre. Bronia naît donc en Allemagne en 1915 mais sera déclarée en Pologne en 1918, quand la liberté est rendue à ses parents qui rentrent au pays. Elle s'élève dans la maison de ses grands-parents et à vingt et un ans, en 1936, apprenant que la France cherche des bras pour



Bronia Janicki, grand-mère heureuse : « J'ai une belle famille qui s'occupe de moi ».

cultiver les champs, elle s'expatrie et trouve près de Poitiers une ferme qui l'embauche comme bonne de ferme.

« Il fallait alors tout faire à la main, biner les blettes, faire le ménage, traire les vaches, élever l'enfant des patrons... » dit Bronia. Le métier est dur mais un vacher, Stéphane Janicki est Polonais, comme elle. Ils vont s'aimer. Ils se marient et partent en

1938 comme fermiers au Gatineau, petite exploitation de dix-huit hectares à La Chapelle-d'Orthemale. Proche de la rivière l'Indre et entouré de bois, le lieu est isolé.

Vivre dans la peur

Le couple est courageux. Il met en valeur la terre, y introduit l'élevage et quand la guerre arrive jusqu'aux portes du Gatineau où

une quinzaine de maquisards dorment dans la forêt, Bronia et Stéphane les ravitaillent en tuant veaux et cochons même s'il faut « vivre dans la peur ». Pendant un mois, en mai 1944, ils cachent trois Israélites anciens combattants de 1914-1918, réfugiés de Nancy et de Strasbourg, qui ne seront pas découverts malgré plusieurs recherches et interrogatoires des gendarmes. Quand l'assistante sociale viendra chez eux avec deux enfants israélites de onze et dix-sept ans, Simon et Alexandre, que « les voisins avaient refusé par peur de remontrances », le couple les prend naturellement sous son toit comme vachers sans se poser de questions.

« Un jour, les gendarmes sont venus faire un contrôle à Gatineau, raconte Bronia. On a entendu dire que vous aviez du monde, ont-ils dit. Alors, ça m'est venu d'un seul coup, j'ai répondu que j'avais mes neveux de Clermont-Ferrand, et ils l'ont cru. Mais Alexandre a eu si peur qu'il s'est sauvé dans la forêt jusqu'à Vendœuvres. Nous étions inquiets mais il est revenu à vélo nous remercier et il est reparti. Nous ne l'avons pas revu. Il était resté six mois chez nous. »

Simon, sous le faux nom de Jean Prost, est resté un an chez le couple qui avait déjà deux de leurs trois enfants, une fille de deux ans et un bébé de quelques mois. « Il était comme les nôtres », dit simplement Bronia qui a obtenu la nationalité française en 1947.

Martine Geoffroy.